Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Artikel: La critique biblique moderne : appréciée par un pasteur congrégationaliste anglais

Autor: Brown, Raldwin J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379285

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CRITIQUE BIBLIQUE MODERNE

APPRÉCIÉE

PAR UN PASTEUR CONGRÉGATIONALISTE ANGLAIS [1]

Nature du débat.

En attirant votre attention sur les mesures prises par l'Assemblée générale de l'Eglise libre d'Ecosse dans l'affaire du professeur Robertson Smith, mon but est de vous présenter quelques remarques générales sur le sujet en discussion, sujet d'un si haut intérêt pour toutes les Eglises, plutôt que d'apprécier le cas spécial en lui-même et la solution qu'on lui a donnée ; néanmoins, avant de conclure, je devrai dire mon sentiment sur ce dernier point.

Le nœud de la controverse est la question suivante : Jusqu'à quel point les Eglises évangéliques doivent-elles favoriser la liberté des opinions relativement au caractère et à l'autorité de certains livres de l'Ancien Testament, et jusqu'à quel point doivent-elles la restreindre ? Le professeur Robertson Smith est, de l'aveu de tous, un des représentants les plus éminents de l'école critique. Ses études l'ont conduit à certaines conclusions sur certains livres de l'Ancien Testament ; et ces conclusions semblent, à première vue, ébranler

[1] *Discours prononcé dans l'Eglise indépendante de Brixton*, le dimanche soir, 12 juin 1881, par le révérend J. Baldwin Brown, B. A. — Depuis de longues années le révérend Baldwin Brown est le champion de la largeur dogmatique au sein des Eglises indépendantes (ou congrégationalistes) d'Angleterre.

l'autorité de cette portion des Ecritures. De là naturellement de grandes alarmes chez les personnes qui sont restées étrangères à ces questions, et qui ne peuvent apprécier les raisons en vertu desquelles des savants très capables arrivent à des conclusions grosses, croit-on, de tant de périls. Un corps comme l'Eglise libre, qui possède une confession de foi très arrêtée, qui tient à sa manière de voir sur l'Ancien Testament comme sur le Nouveau, et qui n'éprouve que de la répugnance pour la critique nouvelle, une Eglise semblable, dis-je, peut-elle permettre à ces idées nouvelles, non seulement d'envahir ses chaires, mais même de s'emparer de ses facultés de théologie? Un professeur de théologie qui les adopte est-il par là même frappé d'incapacité dans ses fonctions auprès des jeunes gens de cette Eglise qu'il doit former au ministère? Telle est la question qui a troublé l'assemblée de l'Eglise libre et qui, selon toute probabilité, fixera longtemps l'attention de toutes les Eglises évangéliques.

Nous autres Indépendants n'avons pas de corps législatif et judiciaire auquel rapporter de semblables questions. Nos facultés de théologie sont des institutions volontaires soutenues par des souscriptions et des collectes. Et le conseil de chaque faculté est responsable envers ses constituants lesquels demeurent l'autorité suprême. Cependant les autorités de nos facultés sont intimement en rapport avec le courant de pensées et de sentiments de la communauté chrétienne qu'elles s'efforcent de servir; et c'est l'opinion publique qui remplit parmi nous la tâche dévolue aux assemblées législatives dans les Eglises plus fortement constituées; avec cette différence seulement que notre mode de faire vaut infiniment mieux. La marche suivie par l'Assemblée générale de l'Eglise libre dans une situation semblable jettera donc certainement un jour considérable sur la marche que nous aurions à suivre nous-mêmes en face de la même question : Comment l'opinion publique des Eglises indépendantes doit-elle apprécier des innovations critiques à l'endroit des traditions des pères, et comment doit-elle en traiter les auteurs? En réalité cette question intéresse toutes les Eglises évangéliques qui prennent

les Ecritures pour drapeau. Félicitons-nous cependant de n'avoir pas à nous prononcer d'autorité là-dessus.

Réaction contre l'idolâtrie de la Bible.

Le temps où nous vivons voit manifestement l'idolâtrie de la Bible toucher à sa fin. Rien n'a été aussi préjudiciable à l'influence et à la considération due au saint volume que l'idolâtrie, — j'emploie ce terme à dessein, — dont les Eglises protestantes en ont fait l'objet, depuis que la Réformation a renversé l'idole du moyen âge, c'est-à-dire l'Eglise. Nous accordons qu'il est fort difficile et même tout à fait impossible de mesurer l'abîme creusé dans le système spirituel de la chrétienté d'Occident par le renversement de l'autorité de l'Eglise.

Durant tout le moyen âge on avait eu un guide toujours présent, une autorité visible dans les choses spirituelles. Sans doute le despotisme ecclésiastique affolait souvent les fidèles, et il ne fut bientôt absolument plus possible de s'y soumettre. Malgré cela, on croyait fermement posséder une autorité infaillible et avoir en un homme qui pouvait faire entendre sa voix et sentir le poids de sa main l'organe du Saint-Esprit lui-même, de l'Esprit de vérité présent au milieu du monde. Les chrétiens « n'étaient pas seuls, » ils croyaient que le Christ ressuscité et glorifié « venait à eux » dans l'Eglise qui avait la prétention d'exprimer la pensée de Christ et de répondre au cri le plus profond du cœur de l'homme : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — Hélas ! tout se réduisait à cette prétention. Mais les fidèles demeuraient partiellement satisfaits de posséder un guide qui fût accessible, bien que leur éternel tourment fût de constater un profond abîme entre l'Eglise et le Seigneur.

Lorsque les nations teutoniques de l'Europe eurent renversé l'autorité de l'Eglise, leur perplexité fut grande quand il s'agit d'y substituer autre chose. On avait bien la Parole écrite ; mais elle ne semblait guère suffisante pour prendre la place du guide vivant. Alors parut le prédicateur, l'interprète qualifié de la Parole ; et pour la grande masse du peuple

chrétien qui prit à cœur les graves problèmes de la vie, la Bible expliquée par le prédicateur, c'est-à-dire le prédicateur appuyé sur la Bible, devint l'organe du conseil divin révélé aux hommes. Les réformateurs, très sagement, ne se préoccupèrent guère de théories sur l'inspiration. Thèse générale : ils ne s'attachèrent nullement à formuler une doctrine sur les Ecritures. Leur affaire était plutôt d'adapter leur propre sens aux Ecritures (putting their own meaning on the Scriptures) et d'en condenser les doctrines en confessions de foi et en manuels d'enseignement pour les fidèles. Pour ce qui les concerne, ils trouvaient pleinement dans l'Ecriture lumière et puissance ; et ils avaient en elle une si entière confiance qu'ils n'hésitaient pas à parler pour elle. Les théories sur l'inspiration, plénière ou autre, appartiennent principalement à une époque postérieure et moins énergique. J'imagine que l'attitude de Luther vis-à-vis de la Bible ressemblait assez à celle de Georges Fox, qui connaissait la Bible à fond, et l'estimait hors prix, mais croyait que l'Esprit inspirateur de la Bible travaillait aussi dans son cœur, et lui donnait une intelligence personnelle (original) de la vérité spirituelle.

Peu à peu cette attitude honnête, cordiale, loyale à l'égard de la Bible, en tant que source abondante de la lumière divine pour l'âme éclairée, dégénéra en idolâtrie. L'homme cherche toujours quelque guide qui lui épargne de douloureux efforts spirituels. Et ainsi les hommes en vinrent à prendre pour guides les mots mêmes de la Bible que l'œil peut voir et que l'oreille peut ouïr, en lieu et place de la parole qui réclame une intuition spirituelle pour être saisie. A la loi et au témoignage ! s'écriait-on ; et toutes les fois qu'on pouvait découvrir une phrase de l'Ecriture pour corroborer une manière de voir, on était sûr d'avoir raison. Or rien n'est plus facile, et permettez-moi d'ajouter plus commun, que d'appliquer un passage de la Bible dans un sens qui en contredit l'esprit. Choisis habilement, les mots peuvent servir à plaisir à dépouiller la Parole de son sens. Les hommes y empruntèrent largement les traits qu'ils destinaient à leurs adversaires théologiques et politiques, et ils en firent leur arsenal dans leurs querelles d'E-

glises. D'autres rêvèrent le noble rêve d'édifier une société parfaite sur la base de l'Ecriture et par le moyen de ses préceptes.

La plus belle époque de notre histoire et de l'histoire d'Ecosse, le temps des Puritains, ne fut qu'un long effort de construire toutes les institutions humaines et de façonner la société d'après les règles de l'Ecriture, c'est-à-dire d'après l'interprétation humaine des textes dans lesquels on croyait trouver tout le conseil de Dieu sur la matière. Tentative sublime! Nobles vies que celles de ses promoteurs ; il n'y a rien de plus grand peut-être dans toute l'histoire ! Mais c'était faire de la Parole divine une idole.

Tout le conseil de Dieu ne peut pas tenir dans un texte ou dans un recueil de textes. L'homme spirituel seul, lisant les Ecritures avec un sens spirituel — tout homme possède ce sens-là, s'il veut s'en servir — et comparant les choses spirituelles avec les choses spirituelles, comme lui seul est capable de le faire, l'homme spirituel seul, dis-je, peut arriver à la pensée de Dieu concernant la signification des choses et la conduite de la vie. Mais cela exige un grand effort, et l'on préfère s'en épargner la peine. Voilà pourquoi on se rabat sur un texte comme sur un organe choisi de Dieu pour servir de guide sur la route. Ces personnes-là n'ont pas la moindre conscience d'être des adorateurs idolâtres de la Bible ; tel Aaron qui érigeait une idole en proclamant une fête à l'Eternel. Elles croient chercher les secours du Saint-Esprit et désirer connaître la pensée de Dieu ; mais on peut voir que c'est un texte ou des textes, des mots et non pas l'Esprit s'exprimant par les mots, qui sont pratiquement pour elles l'autorité divine de leurs âmes. Et ainsi surgirent les théories sur l'inspiration ; car il fallut bien justifier cette idolâtrie qui n'est, sous une forme chrétienne, que ce culte idolâtre de la lettre si sévèrement condamné par le Christ chez les pharisiens. On éleva en faveur de la Bible des prétentions que, bien loin de formuler pour elle-même, elle répudie avec soin. On affirma l'inspiration plénière de chaque mot et de chaque lettre. Et ainsi la pression mentale et morale exercée sur les esprits

pour les faire obéir devint si grande qu'ils commencèrent à se révolter contre elle et enfin à la haïr ; tandis que, s'ils avaient été laissés libres de découvrir eux-mêmes sa vérité et son pouvoir, ils auraient reconnu joyeusement l'Ecriture pour la lumière envoyée du ciel sur notre sentier et pour la lampe destinée à guider notre race. Ce que la Bible réclame maintenant c'est d'être laissée libre de se faire à elle-même son propre chemin par sa vérité et sa puissance spirituelles. Elle en possède une surabondance ; et il n'y a pas lieu de craindre qu'on puisse en ignorer, à moins d'être poussé à une folle rébellion contre la Bible, l'Evangile et tout ce qui est spirituel, par l'arrogance insensée de ceux qui les défendent et par les menaces qui accompagnent dans leur bouche l'ordre de croire.

La vraie sphère de la critique.

Le système théologique qui a régné durant la période évangélique (orthodoxe) est en train de se dissoudre tout entier et de subir, non une destruction, mais une transformation. A toutes les époques semblables, où l'on brise d'anciennes idoles, le cœur des hommes vient à défaillir. Souvenons-nous plutôt que rien ne périt dans ces crises que ce qui est périssable, les trames que l'homme avait tissées, les temples qu'il avait bâtis à la divinité. L'Evangile impérissable demeure et éclaire les pas de l'homme échappé du naufrage.

Nous vivons maintenant à une époque de réaction contre les prétentions qu'on a élevées en faveur de la Bible, et qui la défigurent. Elle est la lumière divine qui doit guider l'âme humaine, et les hommes se sont révoltés contre la tentative d'en faire un despote ; de sorte que pour un temps, — pour un temps seulement, la Bible étant toujours là pour plaider sa propre cause, — son influence subira une éclipse. Les pires amis de la Bible, je dirais presque ses pires ennemis, sont ceux qui repoussent ou qui semblent craindre les recherches pénétrantes de la critique ; ceux qui mettent la Bible à part dans l'arche sainte et dans le lieu très saint du temple ; ceux qui insistent sur la nécessité de lui rendre des honneurs divins

comme sur la condition à laquelle seule elle sera en bénédiction.

J'ai une foi si profonde dans la divine vérité, dans le pouvoir de la Bible et dans sa remarquable unité, — unité qui court de la première page à la dernière et qui se résume dans l'harmonie de l'amour manifesté sur le Calvaire avec le caractère parfait et sublime de notre Seigneur, — que je n'éprouverais pas la crainte la plus légère à savoir la Bible abandonnée de ses apologètes, et que je serais assuré de lui voir frayer son chemin comme autrefois, jusqu'à la place d'honneur parmi les inestimables trésors de l'humanité. Mais à en juger par la tendance et l'élan de la pensée théologique de nos jours, — je ne parle pas des théologiens les plus avancés, personne n'a autant à apprendre que l'école avancée, — il me paraît de toute nécessité que les amis de la Bible se préparent à permettre, non pas chichement, mais volontiers et libéralement, une grande liberté de discussion sur les points controversés dans l'Ancien Testament. Ainsi sur les questions d'auteur, de date, le caractère littéraire de notables portions du livre, la nature et la mesure de leur inspiration. De même la question de savoir jusqu'à quel point les hommes éminents des différentes périodes de l'histoire juive, les organes inspirés de Dieu pour le gouvernement du peuple, comprirent toujours et interprétèrent sans erreur les mouvements, les impulsions de l'Esprit divin. Il faut qu'ainsi nous soyons contraints de reconnaître, dans tout ce que ces hommes prétendaient faire sous la direction de Dieu, une réelle expression de sa pensée et de sa volonté.

La Parole de Dieu dans l'Ancien Testament.

Ce que j'ai dit en dernier lieu me paraît de la dernière importance, et je suis persuadé que c'est dans ce sens qu'on trouvera la solution de quelques-uns des problèmes les plus angoissants de l'interprétation biblique. Nous lisons que Dieu adressa la parole à tel et tel, et ce qu'Il dit à tel et tel. Mais comment Dieu a parlé et comment le prophète, le voyant ou le roi vinrent à discerner ce qui leur était dit, nous ne le savons

nullement et ne pouvons pas le savoir. Les modes suivis furent très divers sans doute, et dans certains cas il fut laissé plus de marge que dans d'autres aux modifications provenant des caractères et des situations. Mais nous n'avons aucun moyen de nous rendre compte du poids qu'il faut donner à cette expression : « ainsi a dit l'Eternel. »

Un passage du Nouveau Testament me semble jeter beaucoup de lumière sur cette question. Quand Paul tourna son visage vers Jérusalem dans son dernier mémorable voyage, il est dit (Act. XXI, 4) « ayant trouvé les disciples, nous demeurâmes là sept jours, et ces disciples dirent à Paul par l'Esprit de ne pas monter à Jérusalem. » Et Paul désobéit très délibérément à cette manifestation de l'Esprit; il monta à Jérusalem. Sans aucun doute ces gens croyaient avoir un message de l'Esprit à délivrer, et ceux qui les entendaient n'avaient pas d'autre pensée; Luc rapporte la chose dans le même sens; et cependant ils étaient en partie dans l'erreur. J'imagine qu'ils avaient très fortement l'impression que Paul courait un danger mortel; et ils transformaient cette impression en un conseil de ne pas s'exposer. Mais Paul comprit mieux la pensée de l'Esprit; il courut à la prison et à la mort le front tout illuminé du sourire de son Maître, comme d'un rayon de soleil. Eh bien ! voilà un exemple d'une interprétation de la pensée de l'Esprit qui était fausse, alors même que les prophètes et les disciples croyaient en toute sincérité avoir reçu une inspiration. Et n'y a-t-il pas là l'indication d'autres cas possibles d'inintelligence, qui pourraient expliquer quelques-uns des passages les plus difficiles de l'Ancien Testament?

On objectera naturellement l'effrayante incertitude que cette méthode pourrait introduire dans l'interprétation du document inspiré. Je réponds que nous avons ici, documenté, un exemple irréfutable d'incertitude, comme s'il devait servir de clef à d'autres qui ne sont pas aussi clairs. Et j'ajoute qu'il ne rentre pas dans le plan de Dieu à l'égard des Ecritures de nous délivrer de cette mesure d'incertitude qui stimule et maintient en pleine activité nos plus hautes facultés dans la recherche de la volonté de Dieu. La Bible n'est pas un manuel de conduite comme nous

aimerions sans cesse nous la représenter dans notre folie. C'est une lumière, grâce à laquelle nous pouvons voir notre chemin si nous sommes vigilants. Il y a du reste dans l'Ecriture beaucoup de points, souvenez-vous-en, qui sont certains et hors de doute; beaucoup de paroles dans lesquelles nous entendons, pour notre part, la voix de Dieu.

Je ne dis pas seulement : la Parole de Dieu est dans l'Ancien Testament. Je puis aller plus loin et dire : l'Ancien Testament est la Parole de Dieu. Je crois en son unité, et je crois que dans son entier, comme histoire d'une éducation spirituelle, c'est la Parole de Dieu donnée à l'homme. Mais la parole n'est pas dans un verset quelconque qu'il vous plaira de choisir. Elle doit en être tirée par le travail le plus sérieux et le plus intelligent de nos plus hautes facultés, par un contact de l'entendement et de la Bible. Il faut entrer par son moyen en communion avec l'Esprit qui cherche à nous conduire dans toute la vérité par la parole de la Bible, par la discipline et la culture de la vie et par son influence directe et personnelle. Je le répète, il y a des passages où la lumière resplendit avec un éclat admirable et dans lesquels la révélation de Dieu est aussi lisible et visible que le soleil à son midi. Il y a d'autres portions où la lumière est moins claire, plus mélangée des miasmes de la terre qui la faussent et la troublent, et alors il faut un sens spirituel exercé pour comprendre la révélation et la place qu'elle occupe relativement à l'ensemble.

C'est à propos de ces passages plus douteux, je ne veux pas dire plus obscurs, que surgissent des controverses; et il me semble que tous les amis de la Parole de Dieu qui est dans la Bible feront bien d'accueillir une critique même inquiétante, comme le résultat des efforts faits par des hommes de science pour jeter un peu de lumière sur des passages obscurs de la vérité. Les fidèles que ces efforts pourraient alarmer au sujet de l'autorité de la Parole de Dieu ne doivent jamais oublier que cette Parole possède dans la vérité qui est en elle une autorité tout simplement indestructible. Rien comme la vérité n'est aussi certain de vaincre dans la lice. Nous faisons tort à la Bible quand nous ne nous fions pas pleinement à cette évidence, et

quand nous n'accueillons pas la discussion honnête et respectueuse qui cherche à rendre plus sensible encore la vérité. Ces critiques cherchent la vérité de tout leur cœur. Laissez-les faire et ils la trouveront. Et j'ose même penser qu'ils la trouveront plus près des anciens sentiers qu'ils ne se l'imaginent.

La présomption des critiques.

Je suis d'autant plus libre pour m'exprimer sur ce sujet que, à mon sens, l'école critique avancée a dépassé le but et sera obligée de revenir en partie sur ses pas. La critique, qui s'émancipe de la crainte, est toujours au début menaçante et subversive. Elle trouve cent bonnes raisons contre les anciens dogmes, aiguillonnée qu'elle est, sans en avoir conscience, par l'absurdité des raisons pour lesquelles ces dogmes sont opiniâtrément maintenus par la multitude. Mais au bout d'un certain temps, si vous suivez son histoire, vous la voyez disposée à se rasseoir et contrainte par son amour de la vérité de confesser que l'ancienne manière de voir a pour elle une base de fait (has a basis of faict in it) qui ne peut être facilement renversée.

Les savants critiques ont une dose de confiance étonnante. Il n'y a pas de piège plus subtil pour des intelligences d'élite que de construire des théories sur la manière dont les choses doivent s'être passées, théories qui deviennent des bases pour affirmer que les choses se sont bien passées ainsi. Et il n'y a pas de rôle que l'histoire des faits réels affectionne autant que celui de confondre cette sagesse des sages.

Prenons un exemple dans la littérature profane. Quand j'étais étudiant, alors que la « haute critique » rampait encore dans les sphères laïques et n'avait pas attenté à l'arche sainte, la critique allemande passait pour avoir mis à néant l'unité des poèmes d'Homère; le monde cultivé avait adopté cet axiome, et dans les cercles avancés on se raillait de quiconque maintenait encore l'opinion ancienne. Mais le temps et la vérité font des miracles. On se moquerait peut-être aujourd'hui de celui qui mettrait cette unité en doute.

Venons-en à notre propre littérature. Il y a peu d'années, on

affirmait que la *Vie d'Alfred* par Asser était une œuvre postérieure, et cela avec autant d'assurance que lorsqu'il s'agit aujourd'hui de la seconde partie d'Esaïe. Aujourd'hui M. Freeman et les meilleurs historiens déclarent que pour l'ensemble c'est un précieux monument d'histoire contemporaine. On peut en dire autant de *Beowulf*. Ce poème, le plus ancien de notre race, contient dans sa forme actuelle quelques allusions chrétiennes. En conséquence la haute critique avait décidé qu'il appartenait à la période chrétienne et anglaise de notre histoire, bien qu'il respirât indubitablement l'atmosphère des landes marécageuses de la basse Germanie. Eh bien ! une étude plus attentive a ramené les savants à la vieille opinion que la substance du poème appartient à la période païenne de notre histoire sur le continent, et que le poème a été simplement revêtu d'une couleur chrétienne en vertu de pieux motifs.

Les interpolations de l'Ecriture.

Ce que je viens de dire me paraît fournir une indication précieuse de ce qui peut être arrivé au texte sacré. On parle beaucoup et à juste titre des soins jaloux que mettaient les scribes de la restauration à conserver la moindre lettre de la loi. Mais avec les témoignages évidents de la Bible que nous possédons — prenez 2 Chroniques XXIX et XXX comme spécimens — ce serait folie pure que de supposer que le texte sacré fût entouré d'un soin pareil avant la restauration. La version des Septante comparée avec l'hébreu montre qu'il y avait de grandes divergences entre les manuscrits; et nous devons admettre la possibilité d'interpolations considérables, comme par exemple celle du nom de Cyrus dans la seconde partie d'Esaïe, interpolations exécutées sans la plus légère intention de faire ce que nous appellerions une fraude dans un document moderne ; au contraire dans l'intention la plus pieuse de rendre le passage plus utile, plus applicable aux besoins et aux exigences du temps.

Ainsi en usons-nous lorsque nous autres chrétiens nous nous croyons libres de changer, d'interpoler, de modifier, en un mot de massacrer les plus beaux de nos cantiques. L'idée

moderne de la propriété littéraire n'existait guère qu'à l'état crépusculaire dans les anciens temps, et elle ne concernait en aucune manière les livres d'édification ou d'intérêt public. Les écrivains du moyen âge allongeaient ou modifiaient les ouvrages d'édification sans le moindre soupçon de faire tort à qui que ce fût. Dans *Orosius and Bœthius* du roi Alfred il y a des additions très importantes dont le roi lui-même est l'auteur; et souvent il est difficile de savoir où c'est le roi qui parle et où c'est l'auteur. Et tout cela se faisait avec une simplicité parfaite, de la meilleure foi du monde, pour l'instruction du peuple ; exactement, je le répète, comme nous nous attribuons la liberté de torturer en tous sens des hymnes vénérables et splendides, pour l'édification des fidèles. On continue à mettre en tête le nom de l'auteur, sans la moindre idée de faire aucun mal. Ainsi sans nul doute l'Ancien Testament a été retouché ici et là par de pieux scribes qui avaient en vue quelque sujet d'instruction et d'exhortation. Et nous n'avons aucun moyen de vérifier le procédé. Qu'il y eût de graves différences entre les manuscrits, cela est évident; mais nos manuscrits étant si récents, nous n'avons pas d'espoir que le texte original puisse être retrouvé.

En vérité, le Dieu qui a donné l'Ecriture semble avoir pris spécialement à cœur de nous empêcher d'en adorer la lettre. La même Providence qui a conservé les livres à travers des siècles de luttes orageuses et de ténèbres aurait pu aussi bien en garder chaque lettre et en transmettre jusqu'à nos jours le moindre trait. Que Dieu n'ait pas agi ainsi est un fait de grande importance. Même pour les discours du Seigneur nous possédons plusieurs documents dont les mots s'accordent rarement entre eux. Et le but de cette méthode est de nous rappeler constamment que la révélation ne consiste pas purement dans des phrases telles que l'entendement peut interpréter, mais dans la pensée qu'elles expriment. Nous sommes constamment avertis de ne pas attacher trop d'importance à la pure forme d'un mot ou d'un passage, même dans une bouche divine, et nous sommes poussés à entrer en contact avec l'être qui nous parle, de sorte que sa pensée passe en nous et enrichisse la nôtre. C'est là tout autre chose que de pouvoir retenir et répéter ses mots.

L'antiquité du Pentateuque.

Permettez-moi en terminant de faire une application de ces principes au sujet qui est en discussion. L'école critique avancée ne m'a jamais fait voir d'argument qui m'ait tenté d'admettre que la substance du Deutéronome fût le produit d'une période postérieure de l'histoire juive. Je maintiens que le livre doit avoir été écrit par un homme auquel les circonstances du désert étaient familières et pour un peuple tout récemment échappé du pèlerinage dans le désert et de la vie d'Egypte. L'atmosphère qu'on respire dans le livre tout entier, — et comment cela pourrait-il provenir d'imitation ou d'invention? — est celle du désert et de l'Egypte. Les images auraient eu une tout autre couleur si le livre avait été écrit après que les Juifs eurent été mis en contact avec le grand despotisme oriental. Alors les Juifs avaient entièrement perdu de vue l'Egypte et le désert. Et la littérature reconnue pour dater de cette époque porte au plus haut degré les traces de l'influence que la civilisation orientale avait exercée sur leur imagination, influence dont un contemporain n'aurait jamais pu s'affranchir. Je crois fermement que l'école critique avancée reviendra à l'opinion que les livres du Pentateuque furent en substance une œuvre contemporaine du pèlerinage dans le désert, sous la réserve des interpolations qui peuvent s'y être ajoutées et que les savants respectueux auront pour tâche de noter. En voulez-vous une preuve? Voyez le désaccord qui existe entre les critiques les plus éminents. Ils attribuent avec une égale autorité tel passage d'un ancien document les uns à celui-ci et les autres à celui-là ; et bien qu'ils protestent que les indices sont indiscutables, ils se réfutent eux-mêmes par leur désaccord.

L'Eglise libre et l'affaire Smith.

En vérité la position de l'Eglise libre est difficile vis-à-vis d'un professeur également distingué par le savoir, la piété, les talents pédagogiques, et dont les vues inclinent vers ce qui me semble être, je l'avoue, la critique ultralibérale sur les sujets

de l'Ancien Testament. L'Eglise pourrait ne pas se sentir disposée à imposer le silence à un prédicateur, bien qu'il s'exprimât dans un sens que repousse la grande majorité de ses frères; et d'un autre côté, elle pourrait répugner à donner à ces vues une sanction de fait en continuant à confier ses étudiants à l'homme qui les professe. Quelque chose comme ce dernier sentiment semble avoir prévalu dans l'Assemblée. Si le professeur Robertson Smith était le candidat d'une chaire vacante, ses vues pourraient être une raison excellente de lui préférer quelque autre, étant donné l'état actuel de l'opinion théologique en Ecosse. En réalité le professeur semble avoir été de cet avis lui-même, lorsqu'il a expliqué que son ouvrage avait échappé à son contrôle et que, s'il avait pu le retirer, il aurait estimé prudent de ne pas le publier.

Mais le professeur Robertson Smith étant leur professeur, et un homme de grande réputation comme savant et comme maître, les membres de l'Assemblée furent placés, comme je l'ai dit, dans une extrême difficulté, et *more ecclesiastico*, ils semblent s'être tirés d'embarras de la pire manière possible. La position du professeur dans leur église et dans le monde de la science leur imposait, à mon avis, l'obligation de lui faire son procès, s'ils voulaient le déposer, et de le condamner pour hérésie. On n'a pas osé en venir là par crainte d'une scission dans l'Eglise. En conséquence on l'a simplement suspendu comme un homme dangereux et sans soumettre ses vues à aucun jugement. Et par cette politique timide et de replâtrage on a probablement répandu la semence de troubles infiniment plus nombreux que ceux qu'on a lâchement cherché à fuir. On a tout simplement escamoté la question de la vérité ou de la fausseté des vues en discussion. On a mis l'unité visible au premier rang et la vérité au second.

Cette timidité devant les questions d'ordre supérieur, cette manière de se rabattre sur les questions d'ordre inférieur, c'est-à dire sur les intérêts apparents de l'organisation ecclésiastique, c'est bien là ce qui constitue la faiblesse chronique des assemblées d'Eglise. C'est là ce qui expose les Eglises à un sentiment voisin du mépris aux yeux des hommes clairvoyants et droits de ce

monde, qui discernent parfaitement que dans un royaume qui se donne pour un royaume de vérité, la question de la vérité devrait toujours tenir le rang suprême. C'était l'occasion ou jamais de résoudre virilement la question de savoir si des vues semblables seraient ou ne seraient pas tolérées dans l'enseignement de l'église. Mais l'Assemblée, évitant cette question, se débarrassa de la difficulté par un misérable compromis qui est des plus désobligeants pour le professeur Robertson Smith personnellement, et qui laisse subsister un sentiment d'injustice dans l'esprit des membres les plus sages et les plus influents de l'Eglise, et dans les cœurs d'un grand nombre de ses plus jeunes ministres. Ce compromis, je le répète, accentuera encore l'impression des gens du dehors, — et rien n'a jamais plus nui au christianisme que cette impression désastreuse, — que les Églises et les hommes d'Eglise ont beaucoup plus de zèle et de sollicitude pour les intérêts visibles de leur organisation particulière que pour le royaume de la vérité et l'honneur de leur Dieu.

Traduit du *Christian World*, numéro du 16 juin 1881,
par H. Cordey.